



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2015

The Voting Rights Act at 50 / Hidden in Plain Sight:
Deep Time and American Literature

Walter Johnson, *River of Dark Dreams: Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*

Nicolas Martin-Breteau



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/transatlantica/7282>

DOI: [10.4000/transatlantica.7282](https://doi.org/10.4000/transatlantica.7282)

ISSN: 1765-2766

Publisher

AFEA

Electronic reference

Nicolas Martin-Breteau, "Walter Johnson, *River of Dark Dreams: Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*", *Transatlantica* [Online], 1 | 2015, Online since 05 February 2016, connection on 29 April 2021.
URL: <http://journals.openedition.org/transatlantica/7282> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/transatlantica.7282>

This text was automatically generated on 29 April 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Walter Johnson, *River of Dark Dreams: Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*

Nicolas Martin-Breteau

REFERENCES

JOHNSON, Walter, *River of Dark Dreams: Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2013, 526 p., ISBN 978-0-674-04555-2, \$ 35/34 €

- 1 L'ouvrage de Walter Johnson, *River of Dark Dreams*, propose une histoire totale de l'économie politique de l'esclavage dans la vallée du Mississippi – le « royaume du coton » – entre 1800 et 1860. Divisé en quatorze chapitres suivis d'une centaine de pages de notes, *River of Dark Dreams* est un livre dense, ambitieux et original. L'analyse varie sans cesse la focale de l'échelle locale à l'échelle globale afin de réinterpréter le rôle de l'esclavage dans l'histoire de l'impérialisme états-unien et celle du capitalisme mondialisé. Ce faisant, Johnson propose à la fois une réévaluation de l'histoire du sectionnalisme aux États-Unis et des causes de la Guerre civile. Appuyé sur des sources archivistiques multiples (récits d'esclaves, presse, débats parlementaires, archives judiciaires, littérature sur le Mississippi, livres de comptes, correspondances privées, etc.), l'ensemble du propos s'appuie sur des positions épistémologiques stimulantes¹.

Une histoire de l'esclavage au royaume du coton

- 2 L'ouvrage retrace d'abord les moments bien connus de l'histoire de la région, bouleversée par l'explosion de la demande mondiale de coton et par la mise en place d'un capitalisme racio-servile (« slave racial capitalism », p. 14) que les abolitionnistes appelèrent à l'époque « slavocracy ». En quelques années, à la suite du Louisiana

Purchase (1803), la vallée du Mississippi se tourna vers la monoculture intensive du coton et devint l'un des centres de l'économie mondiale. D'après Johnson, cet événement représenta le plus grand boom économique de l'histoire des États-Unis jusqu'à cette date (p. 35 ; Johnson en fait aussi « the greatest economic boom the world had ever seen », p. 149). L'événement entraîna l'expansion conjuguée et inouïe du marché foncier, du marché du coton et du marché aux esclaves, et déboucha sur un nouvel ordre social dominé par de grands propriétaires terriens contrôlant d'immenses plantations et des centaines de milliers d'esclaves, ruinant ainsi les rêves du président Thomas Jefferson de faire de la région une terre d'abondance pour de petits fermiers blancs vivant dans des communautés autarciques, égalitaires et démocratiques.

- 3 L'expansion fulgurante de la monoculture du coton eut plusieurs conséquences sur la région que l'auteur analyse. La première fut la transformation écologique de la vallée du Mississippi elle-même. La déforestation massive entraîna l'érosion des sols et des berges, l'accélération et la modification du cours du fleuve, l'augmentation des crues et la formation de marécages. La construction de milliers de kilomètres de levées fut ainsi rendue indispensable. Dans plusieurs chapitres, l'étude des bateaux à vapeur vient illustrer cette « dialectic of economy and ecology » (p. 91) en montrant comment la nature toute entière fut mobilisée pour la culture intensive d'une variété hybride de coton (dite « Petit Gulf ») particulièrement bien adaptée à l'environnement local et à la récolte manuelle (p. 151-2, 156). Ainsi, paradoxalement, « one of the richest agricultural societies in human history » (p. 151) devint dépendante de l'extérieur pour son approvisionnement en nourriture.
- 4 Cette transformation de la vallée ne fut possible que grâce au recours massif aux esclaves. Entre 1820 et 1860, environ un million d'esclaves furent déportés des États de l'*Upper South* (Virginie et Maryland notamment) vers ceux du *Lower South* (Mississippi et Louisiane notamment)². Aux États-Unis, le coton conféra ainsi une vie nouvelle au système esclavagiste. Plus que l'appartenance raciale (p. 72), la possession d'esclaves vint à représenter un marqueur de distinction sociale hors d'atteinte pour l'immense majorité de la population blanche, raison de la peur panique des propriétaires d'esclaves devant la possibilité d'une révolte commune des petits blancs et des esclaves (p. 47-57). Suivant les réévaluations historiographiques sur la question, Johnson rappelle ainsi que l'histoire du Mississippi dans le premier XIX^e siècle doit être lue au miroir des conséquences de la révolution haïtienne (1791-1804), alors considérée par les planteurs comme la pire catastrophe menaçant la « civilisation » du sud des États-Unis.
- 5 En conséquence, toute la société de la vallée du Mississippi fut transformée. L'ouvrage donne ainsi à lire une histoire sociale à travers des types sociaux représentatifs, des esclaves aux planteurs, des arpenteurs fédéraux aux bandits de grand chemin, des marchands d'esclaves aux contremaîtres dans les champs de coton. L'examen minutieux du « plantation social order » (p. 185) constitue le centre de ces analyses. Les développements réussis sur les bateaux à vapeur sillonnant le fleuve viennent nourrir l'étude de ce microcosme social avec son capitaine et ses mécaniciens, ses dames de la haute société et ses pauvres relégués sur le pont, ses professionnels de jeux de hasard et ses esclaves en fuite. Dans ce cadre, Johnson examine la « micro-choreography » (p. 137) de la ségrégation des races et des sexes à la veille de la Guerre civile.
- 6 Ces transformations du royaume du coton furent liées aux transformations de l'économie mondiale. Environ 90 % de la production de coton du sud des États-Unis

étaient en effet exportés vers l'Angleterre, une production qui représentait l'un des plus importants secteurs de l'économie mondiale à l'époque (p. 10, 225). Johnson place ainsi la vallée du Mississippi au centre des flux mondiaux d'échanges et au fondement du développement des économies manufacturières en Europe à travers la mise en place d'une division internationale du travail. Avec clarté, l'auteur dénoue la complexité des réseaux marchands et financiers suivis par le coton dans le cadre d'une réflexion historique et théorique sur la circulation de l'argent et de la confiance, permettant de tenir ensemble les économies régionales, nationales et internationales (p. 42). Isolés géographiquement, les planteurs ne comprenaient et ne maîtrisaient qu'imparfaitement ces processus (« planters in the dark », p. 274) et considéraient donc les banquiers et intermédiaires du nord des États-Unis et d'Angleterre comme des parasites.

- 7 Finalement, la dernière conséquence constitue le cœur de la démonstration de l'auteur (chapitres 10-13). Dans le premier XIX^e siècle, contre le développement de l'abolitionnisme dans les États du Nord ainsi que dans l'espace impérial britannique et espagnol, les planteurs du sud des États-Unis systématisèrent une idéologie politique promouvant l'expansion de l'impérialisme esclavagiste et libre-échangiste vers le Golfe du Mexique et l'Amérique latine. L'expansion hémisphérique de l'esclavage devait ainsi contrer l'abolitionnisme atlantique, permettre le rétablissement du commerce servile avec l'Afrique de l'ouest, ouvrir aux blancs du Sud sans esclaves des possibilités d'élévation sociale à l'étranger, régénérer la virilité de la race « anglo-saxonne » dans une sorte de « global whitemanism » (p. 418) et stabiliser l'ordre social de la vallée du Mississippi (p. 371-394, 404-5).
- 8 Cet expansionnisme territorial était rendu d'autant plus pressant pour les élites du Mississippi que le Nord accélérât son développement industriel et que le Sud accusait un retard économique de plus en plus marqué. D'après Johnson, c'est la faiblesse de la demande liée à la sous-consommation chronique du Sud ne fournissant que le minimum vital à la moitié de sa population – les esclaves – qui explique le relatif retard industriel de la région. L'auteur montre ainsi que les planteurs ne cherchèrent pas dans l'esclavage lui-même la cause des problèmes économiques du Sud, mais tentèrent d'y trouver une solution dans l'expansion territoriale (p. 293, 301). Eschatologie universelle d'un progrès conjoint de la civilisation, du commerce, de l'empire et de l'esclavage, cet « imperialism-as-history ideology of annexation » (p. 318) déboucha sur le financement de plusieurs expéditions militaires (« filibustering campaigns ») illégales et finalement avortées à Cuba (1849-1851), au Nicaragua (1857) et au Honduras (1860).

Une réévaluation historiographique du sectionnalisme et de la Guerre civile

- 9 L'ensemble de ces points ouvrent sur trois enjeux historiographiques majeurs. L'ouvrage entend d'abord nuancer l'histoire du capitalisme états-unien en insistant sur l'importance économique du *Lower South* à la veille de la guerre de Sécession. L'historiographie a généralement mis en valeur la puissance industrielle et financière de la Nouvelle-Angleterre, reléguant le Sud à l'archaïsme d'une économie agricole traditionnelle. Johnson s'efforce au contraire de montrer que l'économie du coton – avec ses outils financiers et technologiques complexes – représentait à l'époque un segment dynamique du capitalisme mondial. L'auteur convoque notamment l'exemple

du moteur et du design révolutionnaire des bateaux à vapeur comme preuves de l'avancée technologique du Sud n'ayant de ce point de vue rien à envier aux fabriques du Massachusetts (p. 91-4). Bien que ces arguments ne soient pas développés dans une analyse comparative approfondie avec le Nord-Est, ils permettent néanmoins de rappeler l'insertion du Sud dans le commerce mondial et le caractère proprement capitaliste – et donc moderne – de l'esclavage dans les États du Mississippi (p. 252-4).

- 10 À partir de ce premier élément, Johnson cherche ensuite à réévaluer l'histoire du sectionnalisme aux États-Unis. Son propos peut se résumer en un double paradoxe : la concomitance dans le premier XIX^e siècle de la mondialisation du marché du coton et du développement d'un régionalisme forcené dans la vallée du Mississippi, dont la résolution devait être pensée dans l'extension impériale du libre-échange et de l'esclavage. Face à ce qu'ils considéraient être le pillage des richesses du Sud par le Nord et la cause d'un désavantage économique intolérable, les planteurs soutinrent, parfois par les armes, le libre-échange (*free* ou *direct trade*) par-delà la souveraineté territoriale des États-Unis (p. 11). Ne pas prendre en compte ce programme politique condamne les historiens, d'après Johnson, à se contenter d'une définition négative et anachronique du « Sud » (les États qui s'opposèrent au Nord et à l'abolition de l'esclavage) sans comprendre les objectifs positifs réunissant les élites sociales et politiques de la vallée du Mississippi comme la réouverture du commerce servile transatlantique (p. 16-17, 397, 405). Autrement dit, l'histoire du sectionnalisme aux États-Unis au milieu du XIX^e siècle devrait être lue non pas d'un point de vue régional ou même national, mais global³.
- 11 En conséquence, ce point incite à repenser le cadre du débat sur les causes de la guerre de Sécession. Traditionnellement, ces causes sont pensées selon une opposition entre sections, « Sud » contre « Nord ». D'après Johnson, une telle lecture rétrospective est anachronique : d'une part, elle projette vers le passé l'existence d'une formation politique créée par la guerre elle-même (le Sud est défini comme « les États qui finalement formeront la Confédération », p. 16, 398, 420) ; d'autre part, elle gomme les débats les plus pressants parmi les planteurs de la vallée du Mississippi à l'époque (annexion de Cuba et du Nicaragua, réouverture du commerce servile transatlantique) pour insister sur ceux que rétrospectivement la guerre elle-même mettra en valeur (Kansas, débats au Congrès). Johnson insiste par exemple sur le fait que dans les années 1850 les planteurs plaidaient en faveur de la réouverture du commerce transatlantique d'esclaves comme le meilleur moyen de garder le « Sud » dans l'Union. Là encore, contre ce qu'il considère être le biais téléologique des analyses de cette guerre *civile*, Johnson en démontre les enjeux mondiaux.

Une épistémologie de l'*agency* comme matérialité

- 12 D'un point de vue épistémologique, l'ouvrage propose une réflexion résolument matérialiste. Johnson cherche à expliquer les enjeux de la production du coton par une étude qui « commença tout simplement par une balle de coton » (p. 254). Dans cette perspective, l'étude du monde de la plantation devient une « socio-ecology » (p. 187) avant tout comprise comme une façon non pas d'organiser le travail mais la nature (p. 154). D'où la distinction opérée par l'auteur entre *labor* (le travail en relation au maître) et *work* (le travail en relation à la nature) (p. 154). Johnson réécrit ainsi l'histoire des esclaves en partant de l'expérience sensorielle de leurs corps au travail. Il s'efforce

ainsi d'éviter les abstractions – « master-slave relation », « white supremacy », « resistance », « accommodation », « power », « agency », ou même le débat théorique de savoir si l'esclavage est capitaliste et moderne ou pré-capitaliste et archaïque – trop souvent déconnectées de l'expérience historique qu'elles sont censées expliquer (p. 9, 252-4). Il s'agit de revenir au concret derrière l'abstraction (« the materiality of the process of abstraction », p. 35) au moyen d'une analyse matérialiste centrée sur « ce qui s'est passé et non comment ça s'est passé » (p. 254). Johnson appelle ainsi les historiens, notamment de l'esclavage, à interroger l'évidence des processus les plus bruts et rudimentaires (« bare-life processes », p. 9) : « The Kingdom Cotton was built out of sun, water, and soil ; animal energy, human labor, and mother wit ; grain, flesh, and cotton ; pain, hunger, and fatigue ; blood, milk, semen, and shit » (p. 9)⁴.

- 13 Cette étude matérialiste de l'esclavage amène notamment l'auteur à décrire la brutalité de la diffusion internationale des mesures-étalons permettant de juger la qualité du travail et des produits échangés sur le marché du coton – une standardisation du capitalisme racio-servile résumée par le « trinomial algebra » (p. 197, 246-7) : « bales per hand per acre » (p. 13, 153), ou plutôt « lashes into labor into bales into dollars into pounds sterling » (p. 244, 248-9). Cette mise en rapport du travail servile et du profit financier expose crûment le calcul de la valeur des vies esclaves à l'aune des produits qu'elles produisent, et inversement. « Buy Negroes to raise cotton and raise cotton to buy Negroes », comme l'énonçait une formule de l'époque (p. 404). Le livre met ainsi en lumière une histoire du capitalisme comme violence sur la nature et sur les corps par l'intermédiaire de l'évaluation arithmétique – une violence analogue au quadrillage abstrait des terres « vierges » du Sud par les arpenteurs fédéraux. Entre 1820 et 1860, le résultat concret de cette rationalisation du travail servile fut l'augmentation phénoménale de la productivité de la terre et des esclaves (+ 6000 %, p. 256) et par conséquent de la richesse de la région.
- 14 Ces analyses dessinent une compréhension renouvelée de l'« agency », cette faculté de l'individu à agir⁵. Pour Johnson, l'agency est en effet vide de sens si on en fait mécaniquement une « résistance » au « pouvoir » sans contextualisation rigoureuse. L'auteur étudie ainsi le monde de la plantation et des individus qui la peuplent à partir de ces prémisses. En particulier – sans citer ni Foucault ni Bourdieu –, il montre comment le travail sur la nature et pour le maître discipline les corps serviles à des tâches infiniment répétées grâce à une transformation neuro-musculaire qui devient connaissance incorporée sous la torture (p. 160-2, 168-9, 173). Pour l'esclave, le simple fait de marcher y participe : « The remaking of space as discipline », affirme Johnson, « began with the abrasion of bare feet on the road » (p. 219). Aussi, la vie humaine est elle-même transformée en coton (p. 174, 178-190). L'utilisation des os des esclaves morts, en particulier des bébés, pour fertiliser le sol en est un bon exemple (p. 182, 199). Les réflexions sur la structure du paysage de la plantation avec ses rangs de coton transformant l'espace en grille d'hypervisibilité « carcérale » pour le maître montrent que l'esclavage était une condition matérielle et spatiale avant d'être une condition économique et légale (p. 166, 210, 217-221, chapitre 8). La prise en compte de la matérialité de l'oppression permet de saisir dans quel cadre les esclaves ont pu, finalement, « résister » et de quelle façon (voir par exemple p. 239-40).
- 15 De même, Johnson étudie l'agency des propriétaires d'esclaves en la repensant à la jonction des processus matériels (écologiques et économiques notamment) et de l'expérience cognitive (p. 245). Les planteurs recherchent une domination absolue des

moyens de production que sont les esclaves. Ils y parviennent par exemple en démultipliant leur capacité d'action grâce à l'usage de l'écriture permettant des communications rapides (p. 224-5), grâce au quadrillage visuel des champs, grâce à l'abattage des bois pouvant servir de refuge à leur lisière (« in a counterinsurgency campaign to which there could be no end », p. 243, 228-234), et grâce à l'utilisation d'animaux transformés en armes comme les chevaux et les chiens (« weaponized dogs », p. 235, 222-4, 234-40). Mais cette violence sur les corps serviles s'explique aussi par l'insécurité économique des planteurs à l'intérieur des réseaux marchands (p. 171, 242, 278). En effet, l'incapacité des planteurs à maîtriser les mécanismes de la commercialisation du coton, en particulier la fixation de son prix effectuée à des milliers de kilomètres, ainsi que la nécessité de rembourser l'avance reçue sur la vente prochaine de la récolte (un capital parfois versé avant même la plantation du coton), contraignent l'*agency* des maîtres qui cherchent à tirer le rendement maximum de leurs esclaves (p. 257-264, 274). Les esclaves eux-mêmes le comprenaient qui, dans leurs récits, « attribuaient souvent la violence de leur propriétaire à son endettement. » (p. 278).

Une mise à distance problématique du « régime de vérité » de l'esclavage

- 16 En accord avec son parti pris matérialiste, l'ouvrage est rédigé dans un style très réaliste, décrivant de façon quasi charnelle la violence perverse de l'esclavage, depuis l'épuisement au travail jusqu'aux rouées de coups, tortures, viols et meurtres commis par les maîtres. Les promoteurs de l'esclavage sont également décrits dans des termes volontairement crus. Ainsi en est-il de la description des activités du « race doctor » Samuel Cartwright s'affairant fanatiquement parmi les esclaves d'une plantation : « One can almost see him making his rounds with a small notebook, a stubby pencil, and a quizzical look—sniffing their oleaginous cooking and stuffy cabins, estimating the bulk of their promiscuous turds, nodding sagely while watching them void their bladders, standing alone in the dark, listening to their sex » (p. 200). Ainsi en est-il également de la description des réactions « anaphylactic » des esclavagistes à l'idée d'une « black rule » à Haïti, à Cuba et ailleurs : « they went into a sputtering, hyperventilating, eyes-rolled-back-in-the-head sort of rage » (p. 362).
- 17 La langue du livre prend littéralement aux tripes donnant à voir la matérialité des pratiques et des discours de l'esclavage, constituant l'une des forces du livre, mais aussi l'une de ses faiblesses. Le style enflammé voire révolté de Johnson oscille souvent entre ironie et sarcasme, et devient parfois anachronique. Entre autres, le dernier chapitre de l'ouvrage (intitulé de façon révélatrice « The Ignominious Effort to Reopen the Slave Trade ») prête le flanc à une telle critique. En prenant parti et en prenant le lecteur à témoin, Johnson tend à mettre à distance et donc à effacer les ressorts de la vision du monde propre aux acteurs de l'époque. C'est par exemple le cas lorsque l'auteur examine les circonvolutions rhétoriques permettant aux esclavagistes de faire passer l'esclavage pour une forme de liberté : « the debate over the slave trade was a struggle between alternative versions of social order: freedom (what you or I would call "slavery") and slavery (what you or I call "freedom") » (p. 414). D'où la dérision de Johnson à l'égard de cette « pro-slavery "freedom" » se présentant sous les atours du progrès et de la civilisation (p. 417).

- 18 Ce qui est ici en jeu dans l'écriture historique est le rapport de l'historien à la vérité de l'époque qu'il étudie. Au lieu d'interroger le chiasme, apparemment incompréhensible, entre la légitimité de l'esclavage hier et son illégitimité aujourd'hui, Johnson a tendance à repousser dans l'altérité radicale ce qui constituait pourtant l'horizon de vie d'une large part des Américains blancs il y a à peine plus de 150 ans. Créant avec son lecteur une complicité dirigée contre la cible que représentent les tenants de l'esclavage, Johnson propose une rhétorique de la mise à distance parfois davantage ironique que critique. Résonne ainsi dans son écriture comme l'écho des textes abolitionnistes et des récits d'esclaves dont l'auteur nourrit son analyse. Ce point est d'autant plus regrettable que la théorie matérialiste de l'action individuelle développée dans l'ouvrage aurait pu permettre de fonder une explication matérialiste du changement historique⁶.
- 19 Sur ces points, *River of Dark Dreams* ne prend pas la mesure du défi posé aux historiens par Michel Foucault à travers le concept de « régime de vérité » et surtout à travers l'énigme que représente le passage d'un régime de vérité à un autre au cours du temps⁷. Malgré les nombreux intérêts politiques contemporains qui guident sa réflexion (p. 420)⁸, Johnson ne répond pas à cette question cruciale au cœur de son propos et de notre compréhension du changement historique : comment l'esclavage qui pouvait apparaître comme une évidence en 1815 est-il devenu impensable en 2015 ?

NOTES

1. L'ouvrage de Johnson a été très discuté. Voir par exemple les recensions disponibles sur *The Junto*, juin 2014 : <http://earlyamericanists.com/2013/06/03/roundtable-review-walter-johnson-river-of-dark-dreams-introduction/>. Pour un ouvrage récent proposant une histoire globale du coton et récompensé par l'attribution du Bancroft Prize 2015, voir Sven Beckert, *Empire of Cotton: A Global History*, New York, Knopf, 2014.

2. Sur le commerce servile à l'intérieur des États-Unis, voir Walter Johnson, *Soul by Soul: Life Inside the Antebellum Slave Market*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2013.

3. Pour une autre remise en cause de l'opposition traditionnelle entre Sud et Nord pendant la période de Reconstruction, voir Nicolas Barreyre, *L'or et la liberté. Une histoire spatiale des États-Unis après la guerre de Sécession*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014.

4. Il y a vingt-cinq ans dans un article célèbre, Barbara J. Fields avait déjà appelé les historiens à ancrer leurs analyses de l'esclavage dans l'explication des faits concrets plutôt que dans l'élaboration de débats théoriques (voir « Slavery, Race and Ideology in the United States of America », *New Left Review*, vol. 181, mai-juin 1990, not. p. 99).

5. Sur cette notion, outre *Soul By Soul*, *op. cit.*, voir Walter Johnson, « On Agency », *Journal of Social History*, vol. 37, n° 1, 2003, p. 113-124 ; Walter Johnson, « Agency : A Ghost Story » dans Walter Johnson, Eric Foner et Richard Follett (éds.), *Slavery's Ghost: The Problem of Freedom in the Age of Emancipation*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2011, p. 8-30.

6. La sociologie de Pierre Bourdieu par exemple, appuyée sur la théorie de l'habitus, offre une telle explication matérialiste du changement historique (voir *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 87-109, notamment note 16 p. 104).

7. Sur ces questions, voir de Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966 ; *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969 ; « Nietzsche, la généalogie, l'histoire [1971] » dans *Dits et Écrits, 1954-1988. Tome II : 1970-1975*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1994, p. 136-156 ; « La fonction politique de l'intellectuel [1976] » et « Entretien avec Michel Foucault [1976] », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, note. p. 112-4 et p. 158-9 ; *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*, Paris, Gallimard-Seuil, « Hautes Études », 2004, p. 21-22, 36-38.

8. Voir aussi Eric Herschthal, « Science, Meet Slavery : 'River of Dark Dreams' and the Future of Slavery Scholarship », *The Junto*, 8 juin 2014, <http://earlyamericanists.com/2013/06/03/roundtable-review-walter-johnson-river-of-dark-dreams-introduction/>.

AUTHORS

NICOLAS MARTIN-BRETEAU

Université Charles-de-Gaulle Lille-3